

LE GROGNARD.

MONTREAL, 29 Sept. 1883.

JACQUES-CARTIER.

Le Grognard porte toujours la date du samedi, mais il est mis sous presse le jeudi afin que l'expédition des malles pour la campagne et l'étranger soit faite avant la vente à Montréal. Nos caricatures doivent toujours être livrées au graveur le lundi et il est par conséquent très difficile pour nous de faire une charge sur un événement qui doit avoir lieu deux jours après. Ainsi cette semaine nous n'avions aucune donnée certaine sur le résultat de l'élection de Jacques-Cartier qui s'est terminée mercredi soir.

En croquant notre caricature lundi matin nous devions, pour satisfaire l'opinion publique illustrer le grand événement du jour, événement qui se produirait deux jours après.

Il nous faut poser en prophète tant pis pour nous si notre prédiction touche à faux, nous voguerions dans le fleuve du ridicule à pleine perche.

Après avoir pesé les chances des deux candidats dans Jacques-Cartier, nous sommes arrivés à la conclusion que l'hon. Mousseau, en dépit du travail des Castors, devait triompher. C'est pour cette raison que Jumbo figure sur notre première page.

Si nous nous sommes trompés, nos lecteurs en ont la preuve aujourd'hui.

La presse libérale a complètement ignoré la candidature de M. Descarries tout en disant pis que pendre du premier ministre de Québec.

M. Descarries était un enfant du comté de Jacques-Cartier et assurément il aurait pu s'attendre à être mieux traité par les libéraux.

M. Mousseau est élu malgré toutes nos protestations! C'est un malheur que nous n'avons pu conjurer. Acceptons donc la situation malheureuse qui nous est faite.

La province est dans la poêle à frire, qu'elle se compte heureuse de ne se voir pas encore dans le feu.

Fatalité! Ananké, comme disait Victor Hugo.

M. Mousseau reste au pouvoir. Pour s'y maintenir il changera peut-être de façons. Espérons qu'il aura un meilleur entourage et qu'il se conduira mieux à l'avenir.

Si M. Mousseau avait essayé une défaite dans Jacques-Cartier le bonheur du peuple n'était pas encore assuré.

Le lieutenant gouverneur aurait certainement fait quelque twist pour rappeler dans son cabinet les amis de MM. Chapleau et Senécal. Il aurait fallu que ça finisse comme ça; parce que comme dit le proverbe, ce qui vient de la flûte retourne au tambour.

Les castors et les libéraux n'auraient jamais pu lier une sauce convenablement dans une cuisine ministérielle. Ces deux classes de politiciens s'accordent aujourd'hui comme larrons en foire, mais quand il s'agira de former un ministère de coalition, ils seront comme chiens et chats.

Un certain Sir Colin Irood, membre de la Chambre des communes, orateur redouté des Tories, réputé pour sa richesse, pour sa générosité et très populaire, en outre, était périodiquement sujet à de tristes égarements.

Chaque mois, du premier au cinquième jour, ce gentleman se rendait à Bethnal-Green, dans Surrey, dans Clerkenwel, et là, au fond des tavernes et des bouges les plus infects, au milieu des

Jonathan Wild les plus illustres, il préparait force expéditions à main armée qu'il dirigeait ensuite lui-même sur les propriétés de ses collègues du Parlement.

Des châteaux, des maisons de campagne étaient pillés, succagés, incendiés, et le produit du pillage religieusement partagé entre les gens de la bande, à l'exception toutefois de son chef Nox-Box, qui n'était autre que sir Colin Irood.

Ce qui semble inexplicable, en vérité, c'est que le député whig de Birmingham ignorait très réellement son identité avec le voleur, c'est-à-dire que cet honorable n'avait point conscience d'être aussi le bandit Nox-Box.

Inquiété à juste titre d'une affection qui oblitérait absolument le moi du malade et qui pouvait devenir fort compromettante par ses conséquences, la famille de cet insensé se hâta de s'en référer aux lumières de quelques médecins français, spécialistes non moins appréciés de l'autre côté du détroit que chez nous, et ceux-ci s'étant concertés avaient délégué l'honneur et les bénéfices de la cause à leur confrère Brivax, mon vieil ami.

Sa méthode avait valu à cet original une grande réputation d'aliéniste; intellectuelles ou morales, il soutenait que les aberrations du primate bipède qualifié du nom d'homme devaient être combattues par des remèdes analogues aux écarts qu'elles lui causaient.

Il se serait bien gardé, par exemple, de saigner un fou, de lui administrer des douches, de le condamner aux émouillants ou aux toniques; mais il eût imité son langage, ses attitudes, affecté ses manies, copié son costume, adopté la disposition de sa coiffure, en un mot il eût revêtu le caractère de la folie à combattre.

On l'avait surpris un jour, au fond d'un parc clôturé, dansant tout nu sur une corde raide et faisant des grimaces à l'un de ses clients, nu comme lui.

Ce toqué, ayant trouvé quelqu'un de plus toqué que soi, recouvrera la raison; explique qui pourra ce mystère!

L'étude de la science du blason est exclusivement confinée aujourd'hui dans l'enseignement de l'École des Chartes. Comme elle peut intéresser nos lectrices, donnons quelques-uns des plus belles devises: une d'elles est, sans contredit, celle des Chateaubriand: *Mon sang teint les bannières de France*. C'est dit-on, saint Louis, qui l'a donnée à Geoffroy de Chateaubriand, chevalier croisé, pour récompenser sa brillante conduite à la fatale journée de Massoure. Il lui aurait permis en même temps de changer en fleur de lis les pommes d'or sur fond de gueules (rouge) qu'il portait auparavant.

Une non moins sublime est celle si connue et si historique: *Bois ton sang, Beauvainoir*, qui rappelle si énergiquement l'épisode du combat des Trente.

Nous citerons aussi, en première ligne, la devise pleine de hardiesse et de fierté des Sabran: *Noli irritare Leonem* (N'irritez pas le Lion), qui fait allusion au lion d'or de leurs armes et qui grave le souvenir de leur esprit guerrier et de leur bravoure.

Les Couzy, dont la race est éteinte, et dont le château offre encore de si magnifiques ruines, avaient aussi une devise fort belle, malgré sa longueur et sa fierté presque insolente: *ni roi, ni prince, je suis le sire de Coucy*. Non moins altière que la précédente est celle-ci: *roi ne puis, prince ne daigne, Rohan je suis*. Le connétable Du Guesclin,

dont la laideur étoit historique autant que sa bravoure, avait adopté cette devise: *dat virtus quod forma negat*, le courage donne ce que refuse la forme, que ses neveux et leurs descendants ont conservé.

On connaissait les courses de chevaux, les courses de taureaux, voire les courses en sac: le *Journal des Touristes* nous décrit un nouveau genre de sport, très à la mode, paraît-il, aux bords de mer; les courses de crabes.

Les concurrents dûment entraînés — car on entraîne les crabes comme des chevaux — sont marqués sur la caparace d'un cachot de ciré molle, aux armes du propriétaire; la piste a 15 mètres en long; le but est une corde tendue du côté de la mer, au point où viennent mourir les vagues; les concurrents sont rangés en ligne au point opposé; chaque jockey maintenant au repos son animal en appuyant le doigt sur le bas de la cuirasse, au-dessous du cachot; les dames, formant galerie, sont rangées sur des banquettes ou des pliants des deux côtés de la piste; les paris sont engagés; rien ne va plus! Le Juge est à son poste, le Starter donne le signal.

Vous ne vous doutez pas des péripéties de cette course de 15 mètres. Les uns vont droit, les autres en biais; quelques-uns — *finis Normands* — attrapent avec leur pince le concurrent qui les levance et prennent sa place; les autres autres se battent. Enfin le but est atteint, et l'heureux vainqueur réintégré dans son panier.

Comme parmi les chevaux, il y a, ajoute le *Journal des Touristes*, des crabes exceptionnellement doués, des crabes *Gladiateur*, des crabes *Frontin*, savamment entraînés, et que leurs propriétaires amènent sur les *turfs* les plus lointains. Un crabe refaisant la fortune d'un décafé quel sujet de vaudeville pour le Palais-Royal, et quel beau titre pour l'affiche!

Veut-on savoir ce que peut absorber en cinquante années de libations un fervent buveur?

Un ivrogne qui vient de mourir a eu le soin de prendre note de ce qu'il a bu depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante-dix ans, époque de sa mort.

Chaque soir, il inscrivait religieusement le nombre de litres, petits verres et absinthes absinthés absorbés dans la journée.

Voici les chiffres: Notre ivrogne buvait régulièrement 4 litres de vin par jour, soit pendant 50 années: 73,000 litres.

Avant chaque repas — il en faisait 3 par jour — il absorbait 2 verres d'absinthe. Soit: 6 verres d'absinthe par jour. Ce qui fait, en 50 années: 109,500 verres d'absinthe.

De plus, dans le courant de la journée, cette éponge alcoolique absorbait, en moyenne, 12 petits verres par jour, ou, en cinquante années: 219,000 petits verres de différents liqueurs.

Et cet homme, qui s'était si abondamment humecté, est mort dans un état de dessèchement complet!

IDIOTIES

Certes, parmi les tirades grotesquement déclamatoires et vides auxquelles a donné lieu la mort de l'Enfant du Miracle, il est un grand nombre qui frisent le ridicule, mais il y en a aussi, en assez grande quantité, qui semblent vouloir réculer les bornes de la sottise. Parmi ces dernières, il faut citer celles imprimées dans un ridicule *Lanterne d'Arlequin*, qui ne justifie que la moitié de son titre, vu que les affreux ar-

lequins qui la rédigent, ont pour but de faire non la lumière, mais l'obscurité.

Cette Lanterne, dont la clientèle seulement est sourde — et même aveugle — commence par déclarer que les desseins de Dieu sont impénétrables.

Après quoi elle ajoute: « Henri du Bourbon était l'espoir de la France et devait être son salut. »

Donc, plus d'Henri, plus de salut possible.

C'est bon à savoir.

Poursuivons: « Dieu la châtie en rappelant à lui son roi. »

Si le proverbe est juste, ça prouverait que Dieu aime joliment la France, encore qu'elle l'ait renié. Qui aime bien, châtie bien.

Mais, par exemple, on peut se demander où est le châtiement pour un pays, dans le trépas d'un prétendant que ce pays a renié et dont il n'a que faire.

C'est comme si, dans un restaurant, on servait à un client du fromage, alors qu'il ne peut pas le sentir, et que, sur la grimace significative de ce consommateur, le garçon lui dise d'un ton pincé:

— Ah! vous n'aimez pas le fromage... C'est bien... je vais vous l'enlever... Ce sera votre châtiement.

RECTIFICATION.

Nous regrettons d'avoir publié la semaine dernière un article écrit sur des informations mal fondées. Nous croyons que l'incident de l'Hôtel-Beliveau n'est jamais arrivé.

PRIX DES BOISSONS A BORD DES VAPEURS DE LA COMPAGNIE DU RICHELIEU.

Bière au verre.....	\$ 1.75
Whisky blanc.....	1.80
Rye.....	1.90
Gin.....	2.50
Cocktails.....	5.00
Claret (le verre).....	6.00
Santerne (do).....	7.50
Bourgogne (do).....	12.75
Champagne (qs).....	750.00
do Pints.....	400.00
Cigare (chaque).....	1.50

BADINAGE.

Le choléra commence à préoccuper un peu les Parisiens. L'intérêt public, comme pourrait dire M. Prudhomme, est surtout suspendu à ce cordon sanitaire sur l'efficacité duquel les représentants des diverses puissances à la commission d'hygiène ne paraissent pas bien d'accord.

On causait au cercle, du fameux cordon:

—Quelle est l'opinion de la Turquie? a fait quelqu'un.

—La belle question? Ça ne se demande même pas.

—Pourquoi donc?

—Mais sans doute, la Porte ne peut être que pour le cordon.

En police correctionnelle:

—Il y a longtemps que vous êtes compromis dans des affaires vérouses... Au commencement de l'année la police a fait une descente chez vous...

—Une descente chez moi, mon président?... En voilà une calomnie!... je demeure au sixième étage.

Deux jeunes avocats parlent de la séparation de la magistrature.

—On assure, dit l'un d'eux, que le conseiller X figurera parmi les exécutés.

—Ce doit être une erreur... il est bon républicain.

—Sans doute, mais il est mala-

d'Inde... et cela rend le cigare délicieux! Il en a fait l'expérience en petit, et ceux auxquels il a vendu de ses cigares ont été enchantés et lui en redemandent à grands cris... Mais notre inventeur manque de fonds!... Voilà, mesdames, l'opération qu'il faut faire, mais en grand! on très-grand!... on aura de nombreux ouvriers, on établira une fabrique, des magasins!... on enverra de ces cigares dans les quatre parties du monde!... on fera fumer l'univers entier! Quelle gloire! et en faisant fortune... Cela vous va-t-il?

—Pourquoi pas, dit Cézarine, si vous pensez que c'est une bonne affaire?

—J'en réponds comme de moi-même!

—J'y mets mes trente mille francs, dit madame Flambart, et puis, je ne suis pas fâchée de faire fumer du marron d'Inde à ces messieurs... Ah! comme je me moquerai d'eux plus tard!...

—C'est convenu, monsieur Fouillac, je vous rends les cinquante mille francs, que j'ai complétés... Plus tard, nous nous entendrons pour que vous ayez votre part dans les bénéfices...

—De grâce, mesdames, ne vous inquiétez pas de moi; je suis trop heureux de m'occuper de vous.

—Vous savez où retrouver votre inventeur?

—Oui, il est retourné dans son pays, mais il m'a bien donné son adresse et il m'attend avec impatience... car je lui dit que j'allais lui trouver des fonds. Dès le matin je partirai pour l'Allemagne. Croyez-moi, gardez le secret sur cette affaire, même avec le capitaine... Quand je vous rapporterai un million, vous serez libres de parler.

—Vous avez raison, nous ne dirons rien.

—Nous attendrons pour parler que l'affaire marche bien et qu'elle ait rapporté des bénéfices.

—Partez vite, mon cher Fouillac, et soignez cette affaire comme si c'était la vôtre.

Le lendemain, Fouillac quitte de nouveau Brétigny emportant les cinquante mille francs de madame Pantalou et les trente mille de la veuve Flambart.

XXII

UNE CHASSE AU SANGLIER.

L'affaire du *Perce-Oreille* n'ayant pas eu de résultats suffisants, ces dames ont entièrement renoncé au métier de journaliste. La vie au château paraît peut-être monotone, si elle n'était à chaque instant animée par les différends, les querelles, les petites piques qui s'élevaient entre ces dames. Il ne se passait point de jour sans que l'intervention de madame Pantalou fût nécessaire pour rétablir la paix parmi les indépendantes, aucune de ces dames ne voulant céder à une discussion la plus légère; et ce n'était même qu'en murmurant que l'on consentait à reconnaître la toute-puissance de Cézarine.

Mais un événement inattendu vient un jour donner de l'occupation à ces dames. Aglaé, qui allait assez souvent se promener de bon matin dans la campagne, où elle rencontraient souvent Frédéric et Gustave avec lesquels elle avait des entretiens qu'elle se gardait bien de rapporter au château, Aglaé accourt trouver la société rassemblée pour le déjeuner, en s'écriant:

—Ah! mesdames!... une grande nouvelle!... on ne parle que de cela dans le village...

—Qu'est-ce donc, Aglaé, et de quoi parlez-vous?

—C'est l'histoire de...

Continuer...